

Ce que fut la bataille de Baume-les-Dames

(De notre envoyé spécial sur le front)

J'ai décrit hier l'état de désolation dans lequel j'avais trouvé la petite ville de Baume-les-Dames qui a vu se dérouler dans ses murs ou à proximité immédiate une bataille d'une semaine. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec le second du capitaine Besançon, commandant des F. F. I. de la région, un homme d'environ 35 ans, au visage orné d'un collier de barbe et que la mort d'une grande partie de ses amis de lutte semblait affecter profondément.

— Si vous nous aviez vu partir en chantant, me disait-il. Nous étions cent quarante, le matin où nous avons quitté notre camp de la forêt pour nous jeter dans la bagarre. Septante nous restent et nous avons encore la douleur d'avoir eu sept de nos blessés achevés par les Allemands.

Nous sommes devant le Tribunal où je dois rencontrer le capitaine qui me fera le récit de la bataille. De jeunes F. F. I. viennent d'amener une charrette de « récupération » : des casques allemands, des chargeurs de mitrailleuses, des fusils, de F. M., des toiles de tente, des boîtes de conserve.

La ville est un fouillis indescriptible. Devant le monument aux morts, on a empilé des matelas, des paillasses, des chaises. Aux fenêtres des maisons encore habitables flottent des drapeaux tricolores. Un jeune homme rencontré place de la Loi me dit, navrante impuissance devant toutes ces ruines :

— J'ai fait 70 kilomètres pour trouver un fusil, avant la bagarre, et je n'ai pas pu en dénicher un.

Toujours la même chose. Alors que nous attendons, des rafales déchirent l'air, proches. Ce sont des Allemands encerclés à La Bretonnière et au Champ-Lazare qui brûlent leurs dernières cartouches. On me raconte que six femmes de Baume ont été arrêtées et emprisonnées. Ici, les relations qu'elles eurent avec l'occupant paraissent d'autant plus odieuses que les ruines sont plus grandes et plus fortes les pertes subies par les combattants français.

* * *

Voici enfin le capitaine Besançon. Il porte une barbe grise et ses yeux calmes et lucides commandent le respect de ses gars. Il va me recevoir dans une petite salle attenante à celle du tribunal.

(Suite page 3.)

Jean BUHLER.

Ce que fut la bataille de Baume-les-Dames

(De notre envoyé spécial sur le front)

(Suite et fin)

Cet homme de loi, ce justicier, n'a pas revu sa famille depuis onze mois. Condamné à mort par la Gestapo, il organisa les trois camps de son groupement de maquisards et les conduisit si bien à la bataille que le colonel Tochon, du 4^e régiment de tirailleurs tunisiens lui donna l'accolade, ce matin même, samedi, et lui promit que les F. F. I. de Baume-les-Dames et des environs seraient cités à l'ordre de marche du régiment.

Nous prenons place sur des chaises ébranlées par les explosions, les pieds dans l'eau qui couvre le plancher. Par les vitres brisées nous parvient la rumeur des duels d'artillerie. Posé, clair, le capitaine me fait le récit de la bataille:

« Les liaisons étant difficiles et les Allemands nous coupant de tout contact avec les pointes alliées, nous ne savions rien de l'avance des Américains et des Nord-Africains, sinon par ce que nous pouvions deviner grâce au fracas de l'artillerie. Nous avons été fort étonnés d'apprendre, mardi matin, que les Nord-Africains s'étaient établis solidement à 5 kilomètres d'ici, dans un petit village nommé Pont-des-Moulins. Le colonel commandant le 4^e régiment de tirailleurs tunisiens me fit appeler auprès de lui et me donna ses instructions. Je reçus l'ordre de me joindre à cette colonne, sitôt qu'elle aurait franchi le Doubs et de contribuer à couper la route nationale par laquelle les convois allemands à double colonne battaient en retraite vers l'est.

Les hommes du colonel Tochon parvinrent à passer la rivière et s'avancèrent vers le centre de la ville, le long de la rue des villas. Ils furent cependant arrêtés à 400 mètres de la route nationale alors que les F. F. I. l'atteignaient de leur côté et parvenaient même à faire des prisonniers de l'autre côté. A ce moment-là, les Allemands intervinrent avec des chars. Deux furent détruits, mais un « Tigre » fit des ravages dans nos rangs. (Qu'on s'imagine des jeunes gens pourvus de mitraillettes et de rares grenades, luttant contre un énorme blindé armé d'un canon de 88 mm. et de deux mitrailleuses!)

Pendant trois ou quatre heures se déroula un vif combat d'infanterie. Les blindés tunisiens, plus en arrière, avaient réussi à se mettre à cheval sur la route de Besançon que coupe la voie ferrée. En cet endroit, un train de munition allemand fut mis en feu.

Vers 14 heures, des renforts allemands en chars et en artillerie arrivèrent sur les lieux. La division tunisienne dut se retirer précipitamment à l'est du Doubs. Derrière eux, les soldats du Reich firent sauter le pont. Les F. F. I., bloqués dans la boucle du Doubs, furent pris à partie par les chars et subirent à nouveau des pertes sensibles. La bataille se poursuivit par un duel de l'artillerie des blindés, à travers le Doubs, jusqu'à mercredi, à 20 heures, moment où les Tunisiens furent remplacés sur

la ligne de feu par une division américaine, la 45^{me} d'infanterie motorisée.

Une vingtaine de membres des F. F. I. réussirent, au moyen de petites barques et sous le feu allemand, à traverser le Doubs. Pendant toute la journée de jeudi, l'artillerie des Yankees ne désespara point. Les Américains reçurent enfin des renforts en blindés et s'avancèrent sur la rive gauche du Doubs, vers Pont-de-Roide. Dans cette région étaient concentrés des éléments allemands importants qui avaient traversé la rivière à Clerval et à l'Isle-sur-le-Doubs. L'artillerie américaine rétablit un fort tir de barrage.

* * *

Une circonstance heureuse permit à l'attaque américaine de progresser vendredi. Le Doubs, enflé par les pluies de ces jours derniers, baissa subitement et les Américains purent le traverser en aval de Baume. Dès lors, leur avance emprunta le même axe offensif que celui choisi par les Tunisiens.

Vendredi soir, Baume-les-Dames lui-même n'était pas encore pris, malgré la violence des combats. Une colonne américaine put traverser le Doubs à Branne, en amont de la ville, au moyen d'un bac à treuil et elle se rabattit sur les défenseurs allemands. Ceux-ci donnèrent alors l'ordre à la population de descendre dans les caves et de ne pas en sortir avant 10 heures du matin, le samedi 9 septembre. Ils décrochèrent dans la nuit et laissèrent aux abords de la ville à demi détruite des nids de mitrailleuses qui avaient pour consigne de se faire tuer sur place. Un groupe de F. F. I. parvint à se glisser dans le hameau de Cour et à y faire douze prisonniers. Le lieutenant Gamet le conduisait. Ces prisonniers appartenaient à la 6^e compagnie du 111^e régiment de Panzer. Ils ignoraient le repli de leur gros.

Dès lors, le gros de la bataille s'est déplacé sur l'axe Rougemon-Rignery.

Aussi calme que lorsqu'il préside le tribunal, en temps de paix, à quelques mètres de là, le capitaine Besançon finit son exposé et me reconduisit courtoisement, avant de donner audience à des officiers de liaison américains.

Je retrouve, dehors, l'odeur de la poudre, de la poussière, des plâtras éclatés et, plus vifs, plus nets, les sons de la guerre.

Une ordonnance arrive en vélo: « Un artificier, nom de D..., un artificier. Il y a une bombe non explosée à l'abattoir. Il faudrait la désamorcer pour que je puisse abattre deux ou trois vaches. »

Des civils se mettent à la recherche d'un homme capable de désamorcer le dangereux engin. Leur hâte s'explique: il y a 4 jours que de nombreux habitants n'ont pas mangé.

Jean BUHLER.